

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

IL FAUT VAINCRE

Coûte que coûte, il faut vaincre.

Autrement, ce serait la fin de la France.

En 1871, ils nous ont pris l'Alsace et la Lorraine. Cette fois, ils nous prendraient bien davantage. Ils ont dans leurs écoles des cartes de l'Allemagne « plus grande ». Elles comprennent nos ports du Nord, la Flandre, la Champagne, la région de Nancy, celle de Montbéliard, parfois même celle de Lyon.

En 1871, ils nous ont imposé une rançon de 5 milliards. Cette fois, ce serait 20, 30 milliards, peut-être davantage. Pour eux, pendant des siècles, peinaient le paysan et l'ouvrier français. Une dîme allemande frapperait à perpétuité tout le travail de France. Nous n'aurions plus d'armée, plus de marine de guerre, plus de marine marchande, plus d'industrie, plus de commerce. Avec le démembrement et l'abaissement, ce seraient pour longtemps, pour toujours peut-être, l'impuissance et la misère.

Il s'agit d'autre chose encore.

Ils ont eu autrefois des penseurs généreux. Un des plus grands a enseigné au monde que toute personne humaine — et les peuples sont des personnes — a droit au respect. Qu'ont-ils fait de ces enseignements? La parole allemande, qui fut longtemps une voix de vérité, n'est plus qu'une voix de mensonge. Déloyaux dans la diplomatie, ils sont déloyaux dans le combat. C'est derrière un rideau de mensonges qu'ils ont machiné la guerre, leur guerre, espérant en détourner la responsabilité sur nos alliés ou sur nous-mêmes. C'est derrière un rideau de mensonges qu'ils se sont armés et mis en marche, alors qu'ils proféraient encore des paroles de paix, espérant ainsi nous duper, nous surprendre et nous battre en pleine formation. Empruntant les uniformes, les sonneries, les couleurs de ceux qui leur résistent, ils font marcher le mensonge en avant de leurs bataillons.

Où est maintenant la « douce » Allemagne des rêveurs et des philosophes? Elle est devenue un immense camp de barbares, armés par la science. Ce qu'elle menace, c'est la civilisation européenne, celle qui n'est pas seulement machines et appareils, mais celle que constituent les idées hautes, les sentiments nobles, notamment l'idée et l'amour du droit et de la liberté, celle qui est notre œuvre, à nous France, notre patrimoine et notre gloire.

Là est leur faiblesse. Les armées valent beaucoup par la discipline et par l'ar-

mement. Elles valent surtout par le moral. Courage, endurance, calme, enthousiasme sont pour elles qualités essentielles. Mais pour soutenir les courages, tendre les muscles, maintenir le calme et souffler, quand il faut, l'enthousiasme, rien ne vaut le sentiment qu'on se bat pour une grande cause, qui vaut vraiment la lutte et le sacrifice.

Eux, pour quoi combattent-ils? Pour la domination d'un maître! Dans les rangs des fils de la France, pressés à la frontière, poitrines contre poitrines, n'ayant plus qu'une seule pensée, une seule volonté, un seul idéal, circule, de cœur en cœur, chaque jour plus claire, et plus agissante, la conscience que, dans cette lutte gigantesque, ce qu'ils défendent, ce qu'ils sauveront, c'est, avec la patrie et la civilisation françaises, le droit et la liberté des peuples.

Et voilà qu'à l'autre flanc de l'immense champ de bataille que forme aujourd'hui l'Europe, une voix s'est élevée, et qu'elle a proclamé la reconstitution d'un pays depuis longtemps démembré et asservi comme notre Alsace, l'affranchissement de la Pologne!

Ainsi de partout, au-dessus des armées alliées, monte dans les airs, dominant le tumulte des armes, l'appel sacré du droit, de la justice et de la liberté.

C'est pour elles un signe.

A ce signe, elles vaincront.

LOUIS LIARD,
de l'Institut.

SITUATION MILITAIRE

(26 août.)

D'une façon générale notre offensive progresse entre Nancy et les Vosges. Toutefois, notre droite a dû légèrement se replier dans la région de Saint-Dié.

L'ennemi paraît avoir subi des pertes considérables. On a trouvé plus de 1,500 cadavres dans un espace très restreint. Dans une tranchée, une section tout entière avait été fauchée par nos obus.

Il se livre dans cette région depuis trois jours des combats acharnés qui paraissent, dans l'ensemble, tourner à notre avantage.

Aucun fait saillant en Woëvre, où les forces opposées semblent se recueillir après les combats de ces derniers jours.

Dans le Nord, les lignes franco-anglaises ont été légèrement ramenées en arrière à la suite d'engagements dont le détail n'est pas encore connu.

NOTRE BULLETIN

Notre Bulletin de la guerre

Est pour ceux-là qui sont au « front »;

Oui, les gardiens de la frontière

Ceux-là tout seuls le recevront.

Quand le liront ceux de l'arrière?

Bientôt; qu'ils espèrent un peu:

Notre Bulletin de la guerre

N'est qu'aux guerriers qui sont au feu!

Notre Bulletin de bataille,

Ses pages ouvertes au vent.

A nos héros, sous la mitraille,

Va crier: Courage! En avant!

Il ne se lit, vaille que vaille,

Qu'entre deux appels de clairon:

Le Bulletin de la bataille

Est pour ceux qui la gagneront!

Notre Bulletin de Victoire

Ne coûte rien... et coûte tant

Qu'un froussard claquant la mâchoire

Ne le pourrait payer comptant:

Il est sans prix, comme la Gloire,

Car « l'abonné », reconnaissant,

Nous le paye, un soir de Victoire,

D'un brin de laurier teint de sang!

THÉODORE BOTREL.

UN DISCOURS DE LORD KITCHENER



Le nouveau ministre de la guerre anglais, lord Kitchener, a prononcé, mardi, son premier discours à la Chambre des lords. Il a rendu un hommage solennel à l'héroïque conduite des troupes britanniques sur le continent.

L'armée expéditionnaire, dit-il, a commencé la campagne. Depuis trente-six heures déjà, nos troupes ont été en contact avec une force supérieure d'invasisseurs allemands. Pendant ce temps, elles ont maintenu les traditions de l'armée britannique et se sont comportées avec la plus grande bravoure. Les mouvements qu'on leur a demandés d'exécuter ont été ceux qui exigent le plus de sang-froid de la part des soldats et le plus d'habileté de la part des officiers.

Sir John French m'a télégraphié à minuit comme suit:

« Malgré des marches et des combats très durs, les forces britanniques sont dans le meilleur état d'esprit. »

J'ai répondu:

« Félicitez les troupes pour leur travail splendide. Nous sommes tous fiers d'elles. »

Lord Kitchener a donné, ensuite, d'importantes précisions sur les préparatifs mili-

taires considérables faits par l'Angleterre et ses colonies :

Tandis que les Indes, dit-il, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande nous envoient des forces puissantes, en Angleterre les troupes territoriales répondent loyalement à l'appel d'un devoir exceptionnellement pressant. Avec un beau patriotisme, soixante-dix bataillons se sont déjà offerts pour servir à l'étranger et quand ils seront entraînés et organisés en formations plus importantes, ils pourront prendre leur place sur la ligne de combat. Les cent mille recrues qu'on a cru nécessaire d'appeler en premier lieu ont été déjà trouvées.

Je ne puis pas, à l'heure actuelle, indiquer quelles seront les limites des forces qui seront requises, ou quelles mesures pourront éventuellement devenir nécessaires pour les approvisionner. L'effectif de l'armée de campagne que nous constituons actuellement est considérable et peut arriver au total de trente divisions maintenues continuellement en campagne.

TRUCS ALLEMANDS LA TERREUR PAR L'AUTOMOBILE

Un correspondant du *Times* en Belgique explique clairement l'emploi raisonné que les Allemands font de l'automobile en campagne :

La rapidité des mouvements des patrouilles allemandes au cours des dernières opérations est due à l'emploi fréquent de l'automobile. Ce fait explique comment les habitants d'un village belge abandonnent leurs habitations lorsqu'ils apprennent qu'un autre village, situé à une quarantaine de kilomètres de distance, a été occupé par l'ennemi. D'autre part, l'emploi des automobiles a rendu des services inappréciables dans le ravitaillement des troupes. Les services d'intendance des troupes allemandes qui, au début de l'invasion, étaient défectueux, se sont grandement améliorés pour la même raison, les troupes allemandes ayant réquisitionné un grand nombre d'automobiles en Belgique.

Mais où les Allemands excellent dans l'emploi des automobiles, c'est dans leur tactique d'intimidation des populations. Ils possèdent, en effet, un grand nombre d'automobiles blindées, armées chacune d'un canon à tir rapide, qui transportent 8, 10 à 12 hommes. Lorsqu'ils ont pris possession d'un village ou traversé un district, un certain nombre d'automobiles blindées sont envoyées, de préférence la nuit, jusqu'au village suivant, suivies par une patrouille de cavalerie. Si la route parcourue n'est pas occupée en force par l'ennemi, ils s'avancent d'une quarantaine de kilomètres très rapidement. Entre temps, toute la population a été informée que « les Allemands sont là », ce qui provoque une panique, qui réellement n'est pas fondée. Les localités de Tongres, Hasselt, Saint-Trond, Tirlemont ont toutes connu l'automobile blindée allemande.

C'est grâce à l'emploi des automobiles que les Allemands ont fait leur apparition près d'Alost très peu de temps après l'occupation de Bruxelles; c'est aussi la raison pour laquelle ils sont arrivés tout près de Gand le jour suivant.

En résumé, le but des Allemands en se servant des automobiles blindées n'est pas d'atteindre une destination définie pour s'y établir, mais de répandre partout la terreur.

Ce BULLETIN est réservé à la zone des armées. Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre; bureau de la presse. »

Les manuscrits ne sont pas rendus.

NOUVELLES MILITAIRES

L'avance russe.

DANS LA PRUSSE ORIENTALE

Dans la Prusse orientale, l'armée allemande, poursuivie par l'armée russe, bat en retraite à marches forcées; une partie de cette armée se replie sur la forteresse de Königsberg. Les Allemands ont abandonné sans coup férir une position préalablement fortifiée sur la rivière Angheper.

Les routes au delà de l'Angheper sont parsemées de cartouches, d'obus et de sacs, que l'ennemi a jetés dans le but d'accélérer sa retraite. Les troupes russes ont occupé les villes d'Insterburg et d'Angerburg.

Les 23 et 24 août, l'armée russe a livré heureusement des combats acharnés à d'importantes forces allemandes. Dans la même région, le XX^e corps d'armée allemand, porté à l'effectif de trois divisions, occupait une position fortifiée à Oblau-Krankenau. Les 23 et 24, les troupes russes franchissant les fossés, rompant les barrières de fils de fer, ont attaqué la position en se servant de grenades à main et en combattant à la baïonnette.

DANS LA PRUSSE OCCIDENTALE

Le 24, vers onze heures du matin, le XX^e corps d'armée allemand, enveloppé par les Russes sur le flanc gauche, évacua Osterode, dans la Prusse occidentale, sur le chemin de fer d'Allenstein à Marienwerder et à Graudenz, abandonnant plusieurs canons, des mitrailleuses, des caissons et des prisonniers.

Dans leur retraite sur Osterode, les Allemands ont abandonné beaucoup de prisonniers et laissé derrière eux une centaine de pièces d'artillerie.

EN GALICIE

Le 23 août, les arrière-gardes autrichiennes, soutenues par de l'artillerie, ont tenté d'entraver la marche des troupes russes sur la rivière Sereth, dans la région de Tarnopol-Tchertkovo (Galicie orientale); mais après une série de combats, elles ont été repoussées.

L'offensive des Russes continue, ils ont pris de nombreux wagons, deux mitrailleuses et beaucoup de munitions de guerre.

Au sud de Groudeschone, ils ont abattu un aéroplane autrichien. Deux officiers qui le montaient ont été tués, un troisième a été blessé. La cavalerie russe a arrêté la circulation des trains sur un pont près de Kamenka.

Après la victoire serbe.

La victoire que l'armée serbe vient de remporter sur les pentes de la montagne Tzer et dans la plaine de la Matchva a été beaucoup plus importante qu'on ne le croyait, tant par les effectifs qui y ont pris part, de part et d'autre, que par les conséquences qu'elle aura pour la suite de la guerre.

Suivant les renseignements fournis par le quartier général serbe, l'armée autrichienne qui avait réussi à franchir la Drina le 16 août et à envahir le territoire serbe était composée de neuf divisions, représentant un effectif de 180.000 hommes. Le gros de cette armée a eu le temps de se fortifier sur la rive droite du Yadar et sur les pentes du Tzer.

Les Serbes ne pouvaient opposer à l'en-

nemi que des corps de la Serbie orientale, dépassant à peine 100.000 hommes. La lutte a été longue et acharnée. Par une manœuvre audacieuse et une attaque à la baïonnette, une division serbe est parvenue à tourner l'aile gauche de l'ennemi et à provoquer la retraite de toutes les troupes autrichiennes. Dans leur retraite, les Autrichiens furent coupés en deux, le gros de leurs troupes fuyant vers le ponton de la Drina, sous le feu de l'artillerie serbe, et le reste vers le confluent de la Drina, dans la Save, et vers la ville de Chabatz, poursuivi par la cavalerie et par les fantassins.

La bataille de Tzer et les combats qui l'ont suivie dans la plaine de la Matchva se sont terminés par une éclatante victoire serbe. Toutes les troupes autrichiennes ayant été rejetées en deçà de la Drina et de la Save, le territoire serbe s'est trouvé débarrassé de l'ennemi. Toute la région a été réoccupée par les troupes serbes, ainsi que les villes de Loznitza, de Lechnitza et de Chabatz. Il est confirmé que les pertes autrichiennes sont énormes.

UN TÉLÉGRAMME DE M. PACHITCH

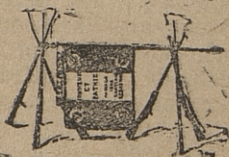
M. Pachitch, président du conseil serbe, vient d'envoyer le télégramme suivant à M. René Viviani, en remerciement de celui que le chef du Gouvernement français lui avait adressé :

Vivement touché par vos félicitations si flatteuses pour les succès remportés par notre armée sur l'armée austro-hongroise, au nom du gouvernement royal, je vous prie, Excellence, de vouloir bien agréer mes remerciements les plus vifs. Je vous adresse nos salutations les plus cordiales et je nourris la ferme espoir que nos armées, fraternellement unies pour la défense de notre belle et grande œuvre, remporteront la victoire définitive sur notre ennemi commun.

NICOLAS PACHITCH.

Une nouvelle déclaration de guerre.

L'Autriche-Hongrie vient de déclarer la guerre au Japon. C'est là une simple déclaration de principes, car l'Autriche-Hongrie ne peut rien contre le Japon, et le navire qu'elle possède en Extrême-Orient ne pourra que se joindre aux croiseurs allemands, que la flotte japonaise cherche en ce moment dans la mer de Chine pour les anéantir.



PAROLES FRANÇAISES

Le cynisme est au fond de toutes les déclarations qui nous viennent d'Allemagne.

Par là vous comprenez aisément d'où sortent cette obstination de barbaries, ces prétendues lois de la guerre forcées chaque jour comme une insulte au sens commun et à la nature humaine, cette théologie du meurtre, cette philosophie du vol, cette diplomatie du pillage, cette métaphysique du crime, ce défi à la justice, au droit, à l'humanité.

Tout cela part d'une nation qui a éteint ses propres lumières et veut éteindre celles des autres.

EDGAR QUINET (*Le siège de Paris*.)

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



La vie à Paris. — 26 août (pluie). — Les cafés et débits ferment à huit heures du soir; les restaurants à neuf heures et demie. Paris, alors, tombe dans le silence, et les boulevards ont l'aspect qu'en temps ordinaire ils présentent à deux ou trois heures du matin. A partir de huit ou neuf heures, on voit les Parisiens, les noctambules de Paris, ceux qui se croient déshonorés s'ils ne sortaient du restaurant ? Allez aux Champs-Élysées : vous les trouverez installés par milliers sous les arbres. Sur les bancs, sur les chaises, toutes occupées, des groupes se forment; dans la fraîcheur du soir, on s'entretient des dernières nouvelles de la guerre.

Dans la journée, les enfants jouent aux Tuileries, au Luxembourg, laissé à l'abandon. Parfois, chiffons n'y ont pas été ramassés depuis trois semaines; les feuilles couvrent les allées. Au Bois, si désert maintenant, les ouvriers plantent des piquets et entourent de toiles métalliques certaines pelouses. Une bonne odeur de loin coupé monte des pistes de Longchamp et d'Auteuil. Dans quelques jours, tout sera prêt pour recevoir les milliers et milliers de « bestiaux » qui assureront le ravitaillement en viande de Paris. Des autos filent, rapides, le petit fanion tricolore à l'avant...

L'augmentation des soldes de l'armée. — La loi du 30 décembre 1913 a ouvert des crédits supplémentaires en vue de l'amélioration de la situation matérielle des officiers et sous-officiers ainsi que des militaires de la gendarmerie; un décret qui publie le *Journal officiel* du 26 août contient les tableaux des nouvelles soldes.

Nos aviateurs. — Un lieutenant aviateur écrit :

Je reviens de la région de S... où j'ai accompli une mission. Ce ne fut pas sans mal et, malgré mon enthousiasme, j'ai passé de durs moments. Pendant cinq minutes à l'aller, pendant vingt minutes au retour (le vent venait de l'Ouest), j'ai servi de but aux batteries de Metz, de Thionville, et surtout à une batterie spéciale établie entre ces deux points.

J'ai assisté de là-haut — 2.200 mètres — à un réglage de tir dont j'étais la cible.

A cause du bruit du moteur je n'entendais pas les éclatements d'obus, mais je les ai vus terriblement bien.

De tous côtés apparaissaient des petits flocons noirs, puis blancs, qui disparaissaient pour laisser la place à d'autres, et cela sans interruption. Un véritable feu d'artifice ! Les premiers étaient bas et à gauche, puis bas et en arrière, puis à hauteur... Comment n'ai-je pas été descendu ? C'est un miracle, et j'en remercie le ciel... Ayez bon espoir !

Nos bons chauffeurs. — M. B... est le fils d'un notaire. Il n'a jamais fait de service militaire, mais il était fort ennuyé de voir partir les camarades et de rester là, lui, à ne rien faire.

Il a acheté une auto, 18.000 fr., et il l'a présentée à la réquisition.

— Combien voulez-vous de votre voiture ?

— Un franc.

— Combien dites-vous ?

— Un franc... Pas plus... Mais à condition que je sois pris comme conducteur.

On l'a accepté et le voilà soldat. Il va partir dans les vingt-quatre heures. Le roi n'est pas son cousin.

Allemands arrêtés à Marseille. — Le service de la sûreté était prévenu qu'un certain nombre d'Allemands habitant Barcelone cherchaient à rentrer dans leur patrie en passant par Marseille. On eut la main heureuse et les Allemands annoncés furent trouvés à bord du vapeur espagnol *Sister*, arrivé de Barcelone. Étaient tous des réservistes ou territoriaux qui comptaient regagner leur corps par l'Italie.

Réservistes allemands arrêtés en Angleterre. — Le paquebot néerlandais *Potsdam* va-

nant de New-York est arrivé à Falmouth (Angleterre) avec quatre cents réservistes allemands, quelques Autrichiens. Ces réservistes ont été faits prisonniers de guerre.

La situation du commerce allemand. — Des voyageurs qui viennent de rentrer d'Allemagne à Copenhague déclarent que la situation économique du pays est désespérée. Déjà un grand nombre de maisons d'exportation à Hambourg ont dû fermer. On prévoit une catastrophe générale.

Le problème des vivres à Vienne. — On commence à sentir à Vienne la rareté des denrées alimentaires. On a avisé les habitants d'avoir à établir des cultures maraîchères dans tous les parcs et jardins de la ville.

Les princes d'Orléans servent dans l'armée anglaise. — Les princes Louis et Antoine d'Orléans et Bragance, après avoir donné leur démission d'officiers dans l'armée austro-hongroise, ont obtenu du roi Georges V l'autorisation de servir dans l'armée anglaise, où ils sont partis rejoindre l'état-major du général French.

On sait qu'une loi interdit aux membres des familles ayant régné sur la France de servir dans les armées françaises.

Le salaire des facteurs. — Un décret modifie le salaire des facteurs avec rétroactivité à partir du 1^{er} janvier 1914.

Le gibier congelé. — Afin de permettre les ventes de gibier d'importation congelé qui se produisaient généralement à Paris à cette époque de l'année (notamment de lièvres et lapins d'Amérique et d'Australie), et en vue de contribuer à l'alimentation parisienne, le ministre de l'agriculture vient d'autoriser, à titre exceptionnel, et bien que la chasse ne soit pas ouverte, l'importation et la vente du gibier congelé dans l'intérieur du périmètre d'octroi de la ville de Paris.

Le transport du gibier aura lieu de la frontière à Paris par wagons complets scellés du plomb de la douane d'importation avec interdiction de réexpédition.

Une tolérance analogue a été accordée en faveur de la ville de Marseille, pour l'importation du gibier congelé venant de l'étranger par le port de Marseille.

LA NEUTRALITÉ DE L'ESPAGNE

Le gouvernement espagnol maintient sa décision d'observer la neutralité absolue, sans dissimuler, toutefois, ses sympathies pour la France et l'Angleterre.

Le chef du parti réformiste, dont l'influence dans son pays est considérable, a fait les déclarations suivantes :

Je considère comme un devoir pour l'Espagne de conserver la neutralité tant qu'elle pourra, sans détriment pour son honneur ni préjudice pour sa vie nationale.

Le gouvernement doit apprécier jusqu'à quel moment pourra durer cette neutralité. Mais si, un jour, les exigences politiques internationales ou un incident imprévu dans le conflit actuel nous obligent à renoncer à la neutralité, nos sympathies et nos aspirations iraient à la France et à l'Angleterre, qui représentent la cause de la justice et de la paix, car elles ne luttent pas avec des intentions de conquête, mais poussées par le besoin de la défense. Nous ne devons pas oublier non plus que nous avons des intérêts communs et que ce serait un crime de lèse-patrie de nous séparer de ces deux puissances.

Ceux qui veulent faire cause commune avec l'Allemagne et avec l'Autriche aboutiraient à consommer notre suicide.

J'insiste donc : si nous devons sortir de la neutralité, nous devons nous placer résolument aux côtés de la France et de l'Angleterre, car nous avons avec elles une telle solidarité d'intérêts que leur hostilité équivaudrait à la ruine de l'Espagne, pour ne pas dire à sa mort.

Contes du "BULLETIN"

UNE BONNE PIPE

Après le combat de Tarvis, un maréchal des logis aux hussards de Masséna, qui chassait dans un bois de genévriers, fut assailli par des tsiganes et désarmé. Un instant après, la bande repartait en hâte vers le Sud.

A peine était-elle en marche, que le soldat demanda une pipe de tabac. Les tsiganes refusèrent.

— Ils ne comprennent pas le français, dit une voix tremblante.

Le hussard détourna la tête et aperçut un second prisonnier, les bras liés au dos, qui marchait entre deux tsiganes.

— Tu es de mon pays, camarade ?

— Non, répondit l'homme, je suis Italien, mais j'ai travaillé trois ans à Marseille.

— Moi, je m'appelle Legoff, maréchal des logis Legoff. Maintenant, si tu plais, un peu de tabac ?

— Santa madre ! il veut du tabac !

— Qu'est-ce qu'il y a ? On dirait que tu viens d'avaler une chopine de tripes.

— Si vous saviez ce qui vous attend, grommela l'Italien, vous n'auriez guère plaisir à fumer... Ils vont vous pendre.

Le soldat eut un choc, mais tout petit.

— Cré nom ! j'ai bien l'habitude d'être fusillé, mais pendu... Raison de plus alors pour bourrer ma pipe avant. Dis donc, qui est-ce ces gens-là ?

— Des Bohémiens de Trieste, des gens qui campent un jour, des oiseaux de passage, des bandits surtout. Ils parlent une langue à eux, mais j'ai quand même deviné qu'ils voulaient vous passer la corde, à moins que...

— Quoi !

— A moins qu'une de leurs femmes vous sauve la vie en vous épousant. C'est une coutume de tsiganes. Ils ont décidé cela quand ils vous ont vu. Vous êtes grand et fort, vous êtes soldat, et puis vous êtes Français. Moi je ne suis qu'un marchand qu'ils veulent rançonner ; si je ne leur donne pas avant huit jours 6.000 livres, c'est la potence.

— Et moi ?

— Vous aussi vous serez pendu, si vous n'épousez pas une tsigane.

— Me marier ? murmura le soldat... c'est drôle tout de même.

Il ne dit plus rien. Enorme sous son kolback, la pelisse rejetée en arrière, il gravissait la montagne, coupant, le long de la route, des badines qu'il assemblait avec des ficelles. Mais on voyait bien qu'il pensait à autre chose.

En montant vers les Bohémiennes qui les attendaient sous les sapins sombres de la montagne — où se trouvait l'étrangère qu'il allait falloir épouser, ou bien mourir — Legoff revoyait en songe toutes les femmes qu'il avait connues un jour ou une heure, qu'il avait aimées une heure et un jour... Un beau rêve !

L'Italien l'en tira doucement.

— Per Dio ! je vous regarde... Qu'est-ce que vous faites donc ? un jouet ?

— Oui, répondit le hussard en refermant son couteau. Tu vois le vieux qui fume derrière nous, je vais donner mon moulinet à son petit, et quand le marmot rira, c'est bien le diable si je ne tire pas de son grand-père une chique de tabac.

— *Francesca sorprendente !*

— Tu dis ?

— Que votre calme est étonnant.

— Quand il ne vente plus, dit Legoff, il faut ramer. Attention, camarade, on arrive.

En effet, derrière une muraille de sapins, la tribu était campée, un demi-cercle de

tentes où grouillaient des femmes en guenilles. Elles entourèrent les deux prisonniers. Une négresse s'approcha, superbe, vêtue d'une abramide grecque, et regarda le Français profondément.

— Oh ! dit le hussard... oh !

Et il fit lentement la grimace.

Les tsiganes se disputaient. Enfin, un vieillard eut la parole ; c'était le grand-père du petit enfant.

Legoff regardait la pipe de cet homme.

Ce ne fut pas long. Les prisonniers s'approchèrent. L'Italien fut rançonné, puis on passa au Français.

— Ils disent que si une femme de la tribu, dans une heure, pose sa main sur toi, tu seras sauvé, tu seras tsigane comme eux.

— J'aime mieux fumer, dit Legoff.

Il tira une ficelle et fit tourner son moulinet ; toute la tribu se mit à rire.

Mais le hussard était sérieux.

— Propose le marché. Si le bonhomme me passe du tabac, je donnerai le moulinet à son moutard.

..

Dès les premiers mots de l'Italien, le vieillard tira de sa poche une bourse pleine de tabac ; puis il prit le moulinet, tandis que Legoff, pâle de plaisir, bourrait son brûle-gueule.

— Maintenant, dit le sous-officier en s'asseyant sur l'herbe, qu'on me laisse tranquille avec les femmes, il y a minute pour tout. Si une jeunesse vient se promener sur ma pelisse de hussard, je lui passe la jambe en un temps. Cré Dié ! voilà un *pon pipe*.

Dix minutes après une petite main se posait sur son épaule.

— C'est vrai, dit le soldat debout, je n'y pensais plus.

La potence et la Bohémienne étaient devant lui. C'était à choisir. Alors, le soldat de Masséna regarda la fille.

Devant ce front ardent, ce sourire dominateur de la femelle qui tient sa proie, qui se sait maîtresse, le soldat français se sentit rapetissé, humilié. Il se vit en prison dans les bras de l'amour.

Le temps d'un éclair... les femmes qu'il avait aimées en France repassèrent dans sa mémoire. Il leur sourit. Celles-là, il avait été leur vainqueur, c'était lui qui les avait prises.

Dans la flambée de ses souvenirs, son orgueil d'amoureux lui revint.

Il tourna le dos à la Bohémienne, secoua sa pipe contre le talon de sa botte, et dit au bourreau :

— A présent que j'ai fumé, je m'en fous. La corde !

Il ne resta, une minute après, sous le pendu balancé au vent du Tyrol, que l'enfant qui faisait tourner le moulinet.

GEORGES D'ESPARBÈS.

CONFLIT MORTEL

La lutte engagée, c'est la lutte de l'Etat féodal prussien contre l'esprit démocratique issu de la Révolution française.

Procédé féodal, ces annexions de territoires : Alsace, Sleswig, Pologne, au mépris de la volonté des hommes qui les habitent. Conception féodale, cette hiérarchie des nations, en vertu de laquelle les grandes puissances comptent seules et qui refuse aux petites le droit d'avoir leur fierté et de revendiquer leur indépendance. Comme si la fierté d'un peuple se mesurait à l'étendue de son territoire ! Comme si les petits ne devaient pas se permettre d'avoir une âme !

La Serbie n'accepte pas l'intolérable ultimatum de l'Autriche ? Il faut châtier cette

insolence ! La Belgique proteste contre la violation de son territoire ? Que de bruit, parce qu'un grand seigneur en chasse passe avec ses chiens sur le bout de champ du vilain !

Conception féodale encore, cette théorie de la guerre qui demande à la population civile d'accepter sans murmurer le pillage de ses récoltes et l'incendie de ses usines. Par de méthodiques attentats contre tous les biens que l'homme place au-dessus de la vie : son foyer, son travail et sa liberté, la Prusse espère que, visant au cœur la civilisation, elle fera tomber les armes des mains de ceux qui la défendent.

Eh bien, non ! périsse la Prusse, cette puissance de mort, mais que l'humanité survive !

UN BELGE

Il s'appelle Bogaert. L'armée belge, et toute la Belgique, sont fières de lui. Elles peuvent l'être. C'est un grand garçon de vingt ans, maigre, sec et souple. Une tête d'oiseau de proie, des yeux clairs et fixes, un calme imperturbable et presque glacial. Dès le premier jour de la guerre, il s'est engagé dans un régiment d'infanterie. Chasseur passionné, tireur incomparable, dès que son service le laissait libre, chaque jour il partait pour la chasse à l'Allemand, dans ce pays de Meuse, coupé et boisé, dont il connaît mieux que personne la nature et le terrain. A l'affût, tantôt en pleine forêt, tantôt sur la lisière, tantôt abrité par une meule, tantôt en rase campagne, il tire les Prussiens qui passent à portée de sa balle infallible. Et ce chasseur prodigieux a abattu cent cinquante pièces. Il n'a pas pour si peu perdu son sang-froid. Nommé sergent à cause de ses exploits, il a été publiquement félicité par son général :

— Ainsi, lui dit celui-ci, vous avez tué deux cents Allemands.

— C'est exagéré, mon général, répondit-il ; seulement cent cinquante.

P. L.

POUR LES FAMILLES DES SOLDATS

Les soupes. — A partir du 31 août, les repas subventionnés par le comité du secours national seront payants au prix de 0 fr. 20. Les personnes qui ne touchent ni le secours militaire ni le secours de chômage, recevront de leurs mairies des bons de 0 fr. 20.

Dès à présent 80,000 repas par jour à 0 fr. 20 sont assurés. Ce nombre sera augmenté et le comité a affecté à cet effet un premier crédit de 1,500,000 fr.

Les ouvriers. — L'Union des femmes de France, désireuse de venir en aide aux personnes qui se trouvent actuellement sans ouvrage, a organisé des ateliers où les femmes trouvent une rémunération fixe de leur travail.

La reprise du travail. — La commission permanente du conseil supérieur du travail s'est réunie au ministère du travail, sous la présidence de M. Couyba. Elle a entendu les représentants des syndicats patronaux et ouvriers des industries du bâtiment.

Le ministre a constaté que leurs vœux concordent avec les principales mesures déjà proposées par la commission permanente : travail à demi-temps ou par roulement, amélioration du crédit et des moyens de transport, avances à faire au Sous-comptoir des entrepreneurs et aux initiatives collectives, reprise des travaux de l'Etat et de la ville de Paris.

REVUE DE LA PRESSE

Le Petit Parisien. — La journée écoulée vient de nous apporter un réconfort que tous les Français accueilleront avec joie.

La partie décisive n'est encore qu'engagée. Toute la ligne frontière est garnie de troupes qui brûlent du désir de combattre et dont les effectifs s'accroissent d'heure en heure. Partout où ce front a ondulé, nous avons reconquis l'avantage.

L'Information. — Toutes nos espérances n'ont pas été réalisées, cela est vrai, mais celles de l'adversaire sont déçues, car il était dans son programme de nous écraser sans délai pour s'opposer à une invasion irrésistible du côté de la frontière russe. L'ordre n'a pas cessé de régner dans les dispositions prises par notre état-major. Demain l'ennemi nous retrouvera plus forts, plus avertis et mieux placés que jamais. Nous savons qu'il faut vaincre à tout prix les monstres forcés qui vont à la bataille protégés par des non-combattants. Nous en aurons raison.

Le Petit Journal. — Une circonstance de l'entrée des Allemands à Bruxelles a particulièrement indigné les habitants. Les troupes qui sont entrées les premières dans la capitale étaient accompagnées de plusieurs Allemands qui, il y a trois mois seulement, habitaient Bruxelles. Ces personnages, oubliant leurs attaches passées, étaient les plus insolents à l'égard de la population.

La Lanterne. — Que nos chefs ne doutent pas des immenses ressources de notre pays, qu'ils comptent jusqu'au bout sur sa farouche énergie, nous pouvons garder l'espérance de la victoire qui ne peut être ravie aux défenseurs du droit et de la liberté.

Le Salut public (de Lyon). — Vaincre, c'est pouvoir rester, un peu plus longtemps que l'adversaire, sans manger, ni boire, ni dormir ; c'est se tenir en selle, se morfondre à lutter et à espérer, sans reculer un repos, une heure de plus que lui.

Et, ne serait-ce qu'une minute, que d'être les maîtres de cette minute-là, c'est la victoire ou le salut.

La Petite République. — Ayons confiance quand même. Ne croyons pas que des mots ou des critiques trop faciles arrêteront la marche de l'armée allemande. Croyons en la fermeté et l'intelligence de nos troupes et de leurs chefs.

Nous ne nous tromperons pas.

Le Times. — Les événements tourneraient-ils même contre nous, nous nous souviendrions que les alliés n'ont pas, comme l'Allemagne, joué leur va-tout sur la première rencontre.

Le succès demeure certain.

L'épée anglaise ne rentrera au fourreau que lorsque l'Allemagne sera, pour toujours, réduite à merci.

Le Radical. — Recueillons-nous dans la méditation non pas du péril, mais de l'héroïsme et du sacrifice auquel tous nous saurons nous hausser.

Nous serons prêts ainsi à accomplir notre devoir civique, qui est d'abord d'encourager et de fortifier partout la discipline.

Obezissons au chef, quel qu'il soit.

Le Gaulois. — Aujourd'hui, la France se bat directement pour la Serbie, qui elle-même lutte avec tant d'héroïsme. Elle se bat aussi pour la Grèce. Car ce n'est pas de la Triple-Alliance que la Grèce peut espérer l'abandon de l'Epire, de la Dodécanèse et de Rhodes, de Mytilène et de Chio. Elle se bat encore pour l'Italie. Que pouvait attendre l'Italie moderne et unifiée de son union avec l'Autriche ?

Le Journal. — Nous recevons un jour des blessés de la guerre ; nous leur devons un état sanitaire normal dans la cité où ils viendront se refaire. Et si eux-mêmes ont gagné dans leurs campagnes des maux transmissibles, la typhoïde, la dysenterie, plus nous serons propres et sains, plus forte sera la barrière que nous opposerons aux agents de la contagion.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.